

Chronique d'un été

Mathieu Bédard

Numéro 327, été 2021

L'été

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/96751ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

La revue Séquences Inc.

ISSN

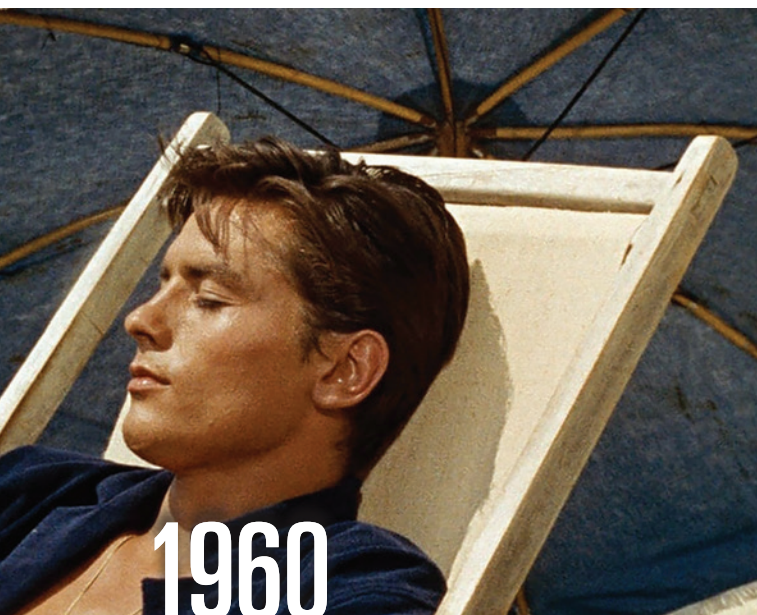
0037-2412 (imprimé)

1923-5100 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Bédard, M. (2021). Compte rendu de [Chronique d'un été]. *Séquences : la revue de cinéma*, (327), 5-5.



1960

Plein soleil

À l'origine, il y a l'écrivaine Patricia Highsmith, experte du roman policier psychologique. Ses personnages ont inspiré Hitchcock (*Strangers on a Train*), Chabrol (*Le cri du hibou*) et Todd Haynes (*Carol*). À lui seul, son magnifique usurpateur Tom Ripley a été interprété par John Malkovich (*Ripley's Game*), Matt Damon (*The Talented Mr. Ripley*) et Dennis Hopper (*L'ami américain*). Mais c'est le Français Alain Delon qui, à peine âgé de 24 ans, fut le premier à s'y coller. Nous sommes en 1960 : avec *Rocco et ses frères* qui sort l'année suivante, *Plein soleil* invente la star Delon. Le tournage est dirigé par René Clément, cible des cinéastes de la nouvelle vague qui voient chez le réalisateur de *Jeux interdits* un parfait émissaire du « cinéma de papa ». Qu'importe, le film s'impose pour sa réalisation ambitieuse tout entière consacrée à l'art de la suggestion. Sans cesse, la caméra de Clément scrute les ambivalences de Tom Ripley (Delon) qui forme avec son riche ami américain Philip (Maurice Ronet) un duo amical factice. Ce dernier mène en Italie une existence luxueuse et hédoniste, abrégée par Ripley qui l'assassine à bord de son voilier. Le blanc immaculé des bateaux, les tons méditerranéens des appartements cossus d'Ischia, les yeux bleu-vert de Delon... Une fois enveloppées par la musique grave de Nino Rota, toutes ces couleurs de l'innocence qui ont déjà tout perdu de celle-ci. Survient alors cette scène culte pour sa teneur annonciatrice : cigarette au bec, veste flanquée par-dessus l'épaule, le meurtrier déambule fièrement devant les étals d'un marché ; une balance et un poisson décapité apparaissent furtivement, comme pour rappeler que l'impunité ne saurait perdurer. Fasciné, le spectateur valse entre l'agitation de la mer Tyrrhénienne, le visage inquiet de Marie Laforêt (dans le rôle de Marge), le dos de Delon marqué par les coups de soleil, sans oublier le narcissisme du héros et son ambiguïté sexuelle habilement sous-entendue tout au long du récit. ▲

GUILHEM CAILLARD



1961

Chronique d'un été

L'été est une saison de vacances : l'occupation ordinaire des gens est interrompue, le temps est suspendu et l'espace routinier des villes se dégage. *Chronique d'un été* de Jean Rouch et Edgar Morin saisit cette période où le rythme des choses est propice à l'observation et à la discussion détendue pour mener une étude sociologique sur le bonheur. Ainsi, c'est dans un Paris au ralenti que Marceline Loridan-Ivens marche devant la caméra de Michel Brault, seule au milieu de la Place de la Concorde, racontant son enfermement à Auschwitz et livrant du même coup un des premiers grands témoignages sur les camps de concentration que le cinéma a recueillis. Dans *Chronique d'un été*, les gens se livrent à la caméra participante de Rouch et Morin d'une façon inouïe — on pense à cette femme en dépression qui se raconte, qui se brise et se reconstruit tout au long de l'entrevue. Cette façon de faire, que Morin a fameusement baptisée « cinéma-vérité », devient l'objet d'un débat au courant du film, quand les réalisateurs montrent les séquences filmées aux participants pour leur demander si cette « mise à nu » a pour eux valeur de vérité, ou si elle leur paraît plutôt être du cinéma, c'est-à-dire de la performance. Aux scènes et aux discussions émouvantes sur le sens du bonheur dans la société capitaliste d'après-guerre s'ajoute ainsi une dimension dialectique, qui donne au film une valeur de modèle méthodologique. Rouch et Morin pensent à parts égales à l'âme de leurs sujets et au cinéma comme médium et outil d'analyse. Les deux aspects de la question s'enrichissent au contact l'un de l'autre et forment la recette d'un des plus grands films du cinéma documentaire. ▲

MATHIEU BÉDARD